PATRIA.

XXXIV

Mais comme nos très patients amis de l'"Abeille", y compris sans doute le mystérieux "Créole", doivent trouver que notre étude est bien longue, est trop longue et doit avoir une fin, terminons et disons en forme de péroraison:

Les Juifs ou Israélites, certes, dispersés, disséminés, marchands, trafiquants, banquiers, financiers, sans patrie ou sans la patrie à laquelle on s'attache par toutes les racines du cœur et du dévouement, ne se sont pas précisément mis en dehors de l'humanité et à part des autres nations; mais si nous ne voulons point être de ceux qui les méprisent ou les proscrivent pour cause de croyance ou de race, croyant qu'à ce titre ils ont des droits égaux aux nôtres, nous pouvons cependant dire, d'après la vérité et les faits, que les Juifs ou Israélites ont pris et conservent volontairement une place étrange dans l'humanité et au milieu des nations.

Ils pensent, du reste, que c'est leur gloire.

Mais est-ce selon la vérité et selon la justice?

Car s'il est vraiment peu glorieux d'être un renégat, surtout quand on abandonne la vérité pour le mensonge, il est pourtant nécessaire et juste de faire au temps et au progrès les concessions que réclament la raison, la vérité et la nature aux lois éternelles et sacrées.

Au-dessus des lois d'un législateur qui parle et qui passe, qui ne voit souvent qu'un côté du problème moral et social, qui obéit à des révélations de lieu, à des considérations de temps, peut-être même à des sentiments injustes ou à des passions intéressées, il y a les grandes lois de la nature humaine et du cœur humain,—lois inviolables contre lesquelles vous n'élevez rien d'éternel, même quand vous vous appelez Moïse et que vous parlez au nom de Jéhova.

Et c'est pourtant là ce qu'a voulu faire Moïse en voulant séparer son peuple des autres peuples, en le mettant en dehors et au-dessus de l'humanité, en lui donnant une législation spéciale qui ne se transmet pas, un signe qui ne se communique point, un Dieu particulier et national dont le premier dogme est de se refuser aux autres. Et s'il a placé la tribu sacardotale de Lévi au-dessus des autres, avec la dimei des biens de la terre pour privilège, il n'a pas voulu que les fils et les filles de son peuple s'alliassent avec les Arnalécites, les Ammonites, les Philistins et les autres.

Et l'interdit, aussi redoutable qu'il y a trois mille ans, dure encore, condamnant le prévaricateur, le retranchant du peuple qu'il a trahi et le stigmatisant comme un renégat que l'on ne connait plus et qui n'appartient plus à Israël. Il serait volontiers un bouc émissaire chargé de toutes les malédictions de la race outragée.

Oui, à cette heure encore de l'histoire et des temps, quand la science a dissipé tant d'erreurs anciennes, lorsque la philosophie a relevé l'homme dans la dignité de sa pensée et de sa raison et surtout quand l'humanité, qui ne doit certainement pas avoir deux Dieux, a monté dans l'admirable rayonnement d'un christianisme de charité et d'amour, rendant au cœur de l'homme et au cœur de la femme toute leur puissance d'affection et de sociabilité, la Juive repousse le chrétien comme impur et comme maudit, et le Juif, qui n'a pourtant pas tous les préjugés de l'ordre social, considère la chrétienne comme une étrangère, comme une ennemie, comme celle à laquelle on ne donne pas sa main et son nom. La maison ne doit pas être commune entre eux, la même famille leur est interdite et ils n'ont pas le droit de s'aimer et de s'unir. Il y a entre eux la différence d'une race, une législation qui défend l'alliance, un Dieu qui ordonne presque de haïr et qui ne pardonne jamais. C'est le christianisme qui pardonne.

Alors, sans aucune antipathie de race, sans intolérance en matière de croyance et de religion, avec le seul christianisme qui s'appelle amour et charité, au nom de la justice qui est et qui doit être l'expression la plus haute de la civilisation véritable pour l'humanité d'un même Dieu, demandons-nous de quel côté sont les préjugés terribles de haine, de proscription, d'éternelle séparation ou d'alliance à jamais impossible.

XXXV.

Le vieux Testament, certes, contient la révélation mosaïque, et c'est bien à lui que les Juifs se font honneur d'obéir depuis que le Prophète a écrit le grand Livre divin de l'antiquité.

Il est dit dans ce Livre aux premières pages dont le reflet a traversé les temps et les civilisations, que l'homme, désobéissant et coupable a été châtié par la loi du "travail". Et nous savons tous, juifs, chrétiens et autres, connissant ou ne connaissant pas la parole biblique et sacrée, que l'homme "doit travailler à la sueur de son front."

L'on peu se demander si c'est une malédiction, un châtiment et même une peine. On peut voir aussi dans cette loi, après l'offense commise dans un moment d'orgueil ou de faiblesse humaine, le rachat, la réhabilitation, le pardon et bonheur reconquis. Reconquérir avec le travail, le devoir et la science ce que l'ignorance et le désœuvrement vous avaient fait perdre ou méconnaître, n'est pas une vertu ordinaire et vous donne certainement la conscience de vos destinées. L'homme, sous cet aspect, n'est plus un condamné, un misérable, celui qui est désormais sanstitres et sans droits. Il lui est permis de grandir dans le devoir et par le devoir. Une nouvelle loi non seulement lui rend le salut possible, mais encore l'élève à la puissance. Il devient quelqu'un par lui-même, un être actif, responsable, s'affirmant par des œuvres dans la grandeur de son origine et continuant sur la terre la Genèse de Dieu.

Car s'il n'a pas créé cette terre, dont il est lui-même une partie animée et vivante, l'homme la cultive, il en retire les fruits nécessaires à son existence, il l'embellit, il l'orne, il l'a pare, il en fait un séjour de paix pour son Eve qui n'enfantera plus dans la grande douleur et dans la désolation, pour sa famille dont il est le chef et le protecteur, pour tous ceux qui seront sa postérité et qui travailleront dans la même pensée, dans le même devoir et dans le même honneur, sous la même loi des œuvres agréables à Dieu.

Ainsi, sans nous demander si la loi du travail est antérieure ou postérieure au jour de la désobéissance, croyant, du reste, qu'elle devait venir, puisqu'elle est venue, il nous faut hautement reconnaitre, tous tant que nous sommes, sans distinction d'origine, de race et de religion, que la loi du travail est une loi bonne, sage, juste, salutaire, nécessaire, indispensable, morale, naturelle et divine. C'est dans elle que se trouve la vie et que se manifeste l'action créatrice par nature, elle est le développement de l'intelligence, l'emploi et le témoignage des facultés, la justification de la nature qui a non moins horreur de l'immobilité que du vide. Et s'il est un mot magnifique dans la langue humaine, c'est le mot progrès, mot dans lequel vous découvrez pour l'homme plus de vérité, plus de beauté, plus de perfection, plus de force, plus de puissance, plus de grandeur et plus d'honneur, et que les destinées humaines, quelque mystérieuses qu'elles soient pour l'impénétrable au-delà, ne sauraient désavouer dans son appel constant et dans sa nécessité comme divine. Est-ce que ce progrès, glorieuse expression de l'homme et de l'humanité, le signe de leur nature supérieure et de leur place incontestée dans la vie, n'est pas l'accomplissement par le travail?

En vérité, sans le travail, sans sa virilité et sans sa vertu, sans sa nécessité et sans sa moralité, sans ce qu'il découvre, ce qu'il produit, ce qu'il crée, ce qu'il développe, ce qu'il ajoute à l'homme, ce qu'il élève à travers les temps et les âges, ce qu'il conquiert à travers les générations qui se succèdent dans le déroulement des siècles et sur une terre qui est son domaine, sa propriété et son atelier, que serait l'homme, et que vaudrait l'homme —l'homme de l'esprit, du cœur, des merveilleuses facultés dont il est doué, des admirables instruments dont il est muni et d'un globe où il n'aurait rien à faire; et n'aurait-il alors des yeux que pour ne pas voir, des oreilles que pour ne pas entendre, des mains que pour rester inertes ou inoccupées, une existence que pour lui refuser la consécration des devoirs et des œuvres?

Un tel homme, même très beau de forme et superbe comme un ange, mais inutile et vivant en contemplatton, ne se comprend vraiment guère.

L'homme véritable, "homo et vir" tout à la fois, c'est le travail.

Et la femme, elle aussi, ne le serait-elle pas dans la mesure de ses forces, selon ses aptitudes et ses facultés, pour l'épanouissement de sa grâce et le salut de son amour?

XXXVI

Est-ce à dire que l'Israélite, comme homme et comme peuple, si tant est qu'il y ait peuple, ne travaille pas et mérité l'accusation et la condamnation que certains portent et que d'autres rendent en nos temps contre le parasitisme de quelques-uns?

Sachant qu'il y a travail et travail, que les fonctions de notre société très compliquée son fort nombreuses, que notre civilisation, dans son développement énorme, a des milliers de rouages apparents ou mystérieux, importants ou secondaires, tous utiles peut-être, nous ne disons pas cela. La division du travail est un principe vrai.

Mais l'Israélite, fidèle à la légende et croyant au Livre, Sémite de l'Orient, du reste, et fiere de l'Arabe, pense encore que le travail est une condamnation biblique, et s'il n'en repousse pas complètement la nécessité ou la fatalité, d'autant plus que l'intelligence ne lui fait pas plus défaut que l'activité et le mouvement, il en écarte autant que possible la peine et l'adopte dans les conditions qui lui conviennent, qui sont selon ses goûts, qui peuvent être aussi les plus avantageuses et les plus favorables à sa race. La disposition des douze tribus n'est pas la seule cause de ce choix et de ce caractère.

Si les Juifs, dans le pays d'Egypte, où la vente d'un frére par ses frères les fit un instant esclaves et travailleurs, ont élevé de monstrueuses et mystérieuses pyramides qui sont encore debout, on ne croit pas que ces Juifs, plus tard délivrés par Moïse, aient construit par amour du travail ou par orgueil de race ces pyramides de haute antiquité que l'Angleterre s'approprie tout naturellement à cette heure.

Nous savons également que le Temple de Salomon a été édifié par des ouvriers étrangers plutôt que par des Juifs, et le maître Hiram, qui est resté dans la légende maçonnique, était de Tyr: Quant aux marchands du Temple, c'est avec colère qu'ils ont été traités par Celui qui était si bon pourtant et si charitable.

Mais si la loi du travail n'est pas odieuse aux Israélites, et si ces hommes d'une vive intelligence et d'une rare activité ne peuvent pas s'y sonstraire plus que les autres, nous ne les injurions point par une erreur en constatant toutefois qu'ils aiment peu le "travail à la sueur du front," que le dur labeur par l'outil de l'ouvrier ne leur plait guère et leur semble trop lourd, que la fonction, si honorable et si nécessaire pourtant, de l'agriculteur, du laboureur, de celui qui féconde la terre de la précieuse et courageuse sueur de son front de paysan, n'est pas sa véritable fonction sociale.

Le Juif n'est pas "paysan," dans l'acception que la France agricole et laboneuse donne à ce mot, —mot qui veut dire à la fois terre et patrie pour quiconque se marie avec la terre autant par amour que par raison et lui demande autant la liberté que le bien-être et l'honneur.

Si le Juif, en France, par exemple, après la grande Révolution de l'affranchissement pour tous, avait voulu ou pu être paysan, paysan comme des millions de Celtes et de Gaulois, et s'il eut aimé le sol à qui l'on s'attache, que l'on cultive, que l'on embellit que l'on fait sien par tant de charmes, ou vous trouvez le courage et le devoir, où la maison n'est ni mobile ni flottante, où la famille respectée n'a point les craintes de la misère ou de l'exil, où les hommes plus près de la nature et vivant d'un travail plus naturel sont plus près de la vérité et du bonheur, il y a plus d'un siècle que le Juif, cessant d'être errant, mobile, partout et nulle part aurait une patrie véritable et valant bien l'aride Judée des torrents desséchés, des lacs morts, des Prophètes éternellement silencieux, et où la parole d'amour et d'Evangile ne sera plus jamais prononcée par aucune bouche humaine ou divine.

Mais le juif, homme inquiet, actif, remuant, entreprenant, ambitieux d'or, ne voyant pas le bonheur dans la vie simple et modeste, toujours poursuivi par son rêve—de messianisme qui n'est pas toujours un rêve divin, puisque le juif est bien plus matérialiste que spiritualiste, aime la ville,—la ville du trafic, du commerce, de l'échange, de l'intermédiaire, de tous les dimeurs sociaux, peut-être aussi de beaucoup de parasites et de misérables—et ne saurait pas vivre ailleurs.

Vivrait-il de la sueur du front des autres?

J. GENTIL.

PAR UN

Coup de Cravache.

(MONOLOGUE)

—

C'est une histoire tellement curieuse, tellement extraordinaire, que je ne puis la garder pour moi: il faut que je vous la conte.... mais c'est encore un secret; n'en parlez à personne.

J'ai l'habitude d'aller tous les matins à cheval au bois. Miss Folk, mon institutrice, m'accompagne ainsi qu'un valet de pied, tous deux également à cheval.

Miss Folk a été, il y a quelque quarante ans, une intrépide écuyère; mais, dame, elle n'est plus jeune et va généralement à un pas modéré. Moi, au contraire, je préfère les grandes allures: j'aime à sentir la brise fraiche du matin me fouetter le visage et «Centaure», mon bon cheval, m'emporter si vite qu'il me semble qu'il va m'emmener trop loin pour en revenir jamais!....

Ce matin, nous filions donc: moi devant, au galop de charge, miss Folk ensuite, au petit, très petit trot, et le domestique qui fermait la marche.

Tout à coup, j'entendis un bruit à côté de moi. C'était un autre cheval qui venait se coller contre le mien. Je fus très agacée de voir que le cavalier ne parvenait pas à éloigner sa bête. Je regardai alors en face ce compagnon de route forcé, avec l'intention bien arrêtée de lui intimer vertement l'ordre de passer son chemin. Le cheval était beau.... le cavalier superbe.... il avait de belles moustaches (Faisant le geste de se friser la moustache) qui remontaient comme ça! Et puis, il se tenait bien: il était tout à fait «select». Il avait l'air si distingué que je n'osai l'éconduire d'une façon aussi brutale et en quête d'une phrase correcte, je fis comme «le sage», je tournai ma langue sept fois.

Lui, il parait qu'il la tournait plus vite.... ou bien qu'il n'était pas un sage, car il ne fit pas de façons pour m'adresser la parole. (Imitant une voix d'homme) «Je suis vraiment navré, mademoiselle, de ne pouvoir arracher mon cheval d'auprès du vôtre, non pour moi, car la place est bonne—l'insolent! — mais pour vous qui semblez fort agacée de ce contretemps.» (Avec sa voix naturelle) Lui, je le trouvais gentil.... mais je pensais que la situation était un peu bizarre et cette idée seule me gênait. J'essayais de faire aller «Centaure» d'un côté; le monsieur voulait pousser «Jupiter» de l'autre.... Enfin, en causant, nous finîmes par découvrir que nos deux montures sortaient du même manège et que sans doute elles avaient l'habitude de se suivre aux reprises. Mon compagnon de hasard voulut tenter un grand coup en frappant son cheval à l'épaule. Il leva sa cravache avec humeur, mais elle s'accrocha à une branche d'arbre et dans le mouvement qu'il fit pour l'abaisser, la branche, cédant brusquement, la cravache vint me frapper au visage. (Montrant sa joue) Il y a encore la marque, voyez, et puis sur le moment, cela a saigné.

A la vue de cette goutte de sang, il fut désespéré, il se confondit en excuses, je crus qu'il allait devenir fou.... il épongea le sang avec son mouchoir, puis comme une nouvelle goutte perlait.... il la but.

Miss Folk, qui était parvenue à nous rejoindre, fut épouvantée à la vue de cet outrage. Elle dit à l'inconnu (imitant l'accent anglais) qu'il se conduisait d'une façon fort incorrecte et que dans son pays où les lois étaient plus en faveur des femmes, quand un honnête homme s'oubliait au point de commettre une action aussi immorale—surtout devant un inférieur—disait-elle en montrant le domestique—il réparait et épousait.

(Elle reprend sa voix naturelle)

Le jeune homme lui répondit d'un air moqueur: «Mais je ne demande qu'à l'épouser.... Si Mademoiselle veut bien y consentir.»

Enfin, de fil en aiguille, il sort d'ici. Mon père qui connait sa famille et a entendu parler de lui à son avantage, lui a accordé ma main et voilà comment dans un mois, je serai mariée par un coup de cravache: c'est presque une cravache magique.

LEGENDES

—ET—

NOUVELLES.

—

La naissance de Washington.

Lorsque les côtes de Provence disparurent à l'horizon dans une brume rosée, je m'aperçus que j'avais à côté de moi, coiffée d'un minuscule canotier, une blonde et délicate personne, vingt ans à peine, qui paraissait absorbée dans la lecture du traditionnel et inévitable Boedeker. Elle quitta son livre et me regarda avec de jolis yeux clairs, bleu pervenche, et sans gêne, très gentiment, avec un joli accent américain:

—Alors vous venez avec nous en Italie, monsieur! Etes-vous allé déjà?

Comme j'y étais allé, je pus fournir à miss Nelly Scaw—elle ne tarda pas à me donner son nom pour faciliter la conversation—quelques renseignements qui ne semblèrent pas lui déplaire.

—Alors, me dit-elle, vous avez voyagé et vous êtes Français c'est rare et très gentil. Nous irons ensemble, voulez-vous, au Vésuve et aux petites excursions qu'il faut pratiquer....

—Mais, répondis-je flatté, très volontiers, mademoiselle je serai charmé de présenter la bonne terre latine à vos parents et à vous-même....

Miss Nelly parut étonnée:

—Mes parents ne viennent pas. Mon père, il est à New-York; il ne peut quitter que onze jours par an.

—Monsieur votre père est très occupé....

—Il fait des viandes salées dans des boites de fer-blanc. Vous savez....

—Des conserves....

—Oui, des conserves.... Parfaitement.

—Mais madame votre mère?

—Ma mère, elle ne quitte pas le bateau, elle a des rhumatismes qui lui gonflent le pied; elle ne marche pas, elle reste couchée.

—Quelle contrariété.

—Oh! elle se plaît énormément, elle est très joyeuse; la cuisine est très parfaite....

—Et où Madame votre mère est-elle tombée malade?

—Elle n'est pas tombée. Elle était malade avant de partir de New-York. Mais comme nous devions partir, nous sommes partis.

Aoh! voyez.

—Quoi donc?

Miss Nelly me montrait l'horizon.

—Une étoile qui s'est décrochée et qui est tombée.

—Il faut faire un vœu.

—Moi je ne fais pas de vœux; tout ce que je veux, cela arrive. Il fait une très agréable soirée ce soir.

—Très agréable.

—Vous êtes, comment dire.... sympathique je trouve....

—Vous êtes trop aimable.

—Aoh! c'est bête.

—Mais si beaucoup trop.

—Allons, taisez-vous. Moi qui voulais entrer en amour avec vous.... Si vous dites des petitesses, je ne voudrais plus....

Le vent fraichit, l'écume blanche des vagues moutonnait dans la nuit avec un bruissement doux et monotone. L'air était imprégné de parfums salés et forts qui grisaient.

Je voulus prendre la main de miss Nelly, elle la retira vivement.

—Aoh, pas ce soir, puisque nous irons ensemble au Vésuve (elle prononçait Vésiouve), plus tard.

—

Et nous allâmes au Vésiouve. Le volcan fut convenable, mais timide: quelques beaux crachements de lave bouillante, des grognements honorables. Néanmoins, miss Nelly ne se déclara pas satisfaite.

—La machine avec laquelle mon père fait les boites de fer blanc, — vous savez, pour mettre les viandes salées, — elle fait autant de bruit que cette petite montagne.

Le lendemain, nous visitâmes Sorrente. Nous passâmes dans un verger au sommet de la falaise, une exquise après-midi, si claire, si vraiment joyeuse. Nous mangeâmes des oranges, Nelly était ravie, elle jetait des cailloux dans la mer et ne pouvait rester en repos. Ce n'était évidemment pas une contemplative. Le soir pourtant lui apporta quelqu'apaisement: elle devint plus sérieuse et passa gentiment son bras sous le mien.

Le bateau, le soir même, devait partir pour Messine. Miss Nelly me promit de me présenter à sa mère, qui passait ses après-midi à manger des pommes de terre et à boire du thé, étendue sur la couchette de sa cabine.

Cette petite américaine, si bizarre pour nous, mais au fond si simple et selon le génie de sa race, m'amusait infiniment. Sans me le trop avouer à moi-même je la trouvais charmante et je mettais sur le compte de ma curiosité une sympathie qui avait sans doute d'autres causes. Je ne sais comment mais je fus amené à envisager sans un trop grand émoi la vague possibilité d'une union peut-être légitime avec la petite passagère.

Le bateau leva l'ancre. Bientôt Naples s'effaça à l'horizon, au fond de son golfe d'harmonieux contours.

Le dîner terminé, je montai sur le pont. J'y retrouvai Nelly qui m'attendait.—C'était bel et bien un rendez-vous.

Elle me parla de son pays: je lui parlai du mien et nous nous attendrimes l'un et l'autre de ne nous comprendre qu'imparfaitement.

—Nelly, lui dis-je, vous me plaisez et je voudrais vous plaire.

—Aoh! cela est fait, dit-elle.

C'était gentil, je continuai. Peu à peu je m'échauffai. Je devins très tendre. Elle me laissa ses mains et je la sentis tout contre moi, si frêle, si souple; sa tête légèrement s'inclinait sur mon épaule; et mes lèvres allaient effleurer son front.... lorsqu'un chant, à vrai dire peu agréable, s'éleva. Cela venait de l'autre extrémité du bateau et se rapprochait. Nelly se redressa subitement et très confuse, rougissante.

Aoh! j'oubliais.

Elle fouilla dans sa poche et en sortit un minuscule petit drapeau américain qu'elle déploya.

Le chant se rapprochait de plus en plus désagréable, et bientôt tous les compatriotes de ma petite amie défilèrent devant moi, tenant à la main des petits drapeaux semblables à celui que Nelly venait de déplier.

—Qu'est-ce que c'est! fis-je stupéfié, glacé, déçu.

—Aoh? vous ne savez pas. C'est le jour anniversaire de la naissance de Washington.

Et Nelly, me laissant à ma pensée, se joignit à la procession à laquelle elle apporta l'appoint d'une voix dont l'audité me bouleversa.

Furieux, je regagnai ma cabine et dormis d'un sommeil agité.

Je n'ai jamais revu Nelly Scaw. Le lendemain je n'y pensais plus guère, et dire que si Washington était né un jour plus tard ma destinée eût pu changer, au point qu'à l'heure où j'écris cette petite aventure je serais peut-être entrain, avec mon beau-père Scaw, d'enfermer des morceaux de cochon salé dans des boites de fer-blanc.

ROBERT DE FLERS.

Mort de M. George Henri Larue.

—

Nous avons été douloureusement surpris d'apprendre, hier soir, la mort de M. George Henri Larue, un des hommes les mieux apparentés à la Nouvelle-Orléans, un des hommes les plus favorablement connus dans notre société et dans notre monde d'affaires.

Cette mort causera de vifs regrets à tous ceux qui ont connu M. Larue; il suffisait de le connaître pour se sentir poussé vers lui, pour l'estimer, l'aimer.

Nous ne connaissons pas les circonstances qui ont entouré cette mort, car c'est un télégramme qui l'a apprise hier soir en ville. M. Larue était établi dans les affaires, au Texas, depuis bien des années. Entre temps, il venait passer quelques jours à la Nouvelle-Orléans, où étaient ses parents les plus chers, son père, ses sœurs, ses frères: mais ses visites étaient de courtes durées à cause de ses intérêts commerciaux qui réclamaient toute son attention au Texas.

M. Larue était venu en ville cette année, pour assister à nos fêtes carnavalesques; rien à ce moment, croyons-nous, ne laissait prévoir que sa fin fut si prochaine.

Le destin nous force parfois à de cruels retours. Il suffit souvent d'un jour pour qu'il change nos joies en d'amers chagrins. Hier, pour ainsi dire, ce père, ces sœurs, ces frères dont le bonheur était si grand de le posséder parmi eux quelques heures, sont aujourd'hui en proie aux plus angoissantes douleurs. On va demain leur ramener dans la rigidité de la mort, cet être si gai, si plein de vie qui venait de les quitter et dont l'humeur joyeuse faisait encore entendre à leurs oreilles une douce sonnerie.

Oui, le destin en son mystérieux et souvent sinistre kaléidoscope éteint les rayons de tout à l'heure pour envelopper de nuit.

Mourir en plein épanouissement de jeunesse, alors que la vie n'a eu que sourires et caresses, n'est-ce pas mourir deux fois? Adieux lendemains tant appelés et promis!

A la très distinguée famille que cette mort met en deuil; à ce père qu'entoure la considération publique, nous envoyons l'expression de notre plus vive sympathie.

---

en même temps, à fort bon compte.

Au cercle, on est dans le mouvement, fait partie de tout Paris connu et côté—on conserve toute sa valeur marchande; de même qu'on s'y trouve on ne peut être mieux placé pour voir d'où vient le vent—le vent qui apporte des héritières trainant dans leur sillage des pères tout gonflés de bank-notes.

Et c'est la marquise d'Harmont qui avait ainsi, dès le début, organisé la vie de sa vie.

C'est elle qui avait choisi elle-même le grand club dont elle voulait—après mûre réflexion—qu'il fit partie.

Il eût pu se presenter dans le plus fermé de tous. Ce n'est pas là, cependant, qu'elle arrêta son choix.

Elle préféra un terrain plus neutre: un cercle où fusionneraient l'aristocratie de race et l'aristocratie d'argent.

Et c'est elle qui parvenait—toutes les dépense de son fils réduites à leur plus simple expression—à ajouter à ses émoluments, dans sa compagnie financière, assez d'argent de poche pour que le gentilhomme pauvre gardât au moins l'apparence de la fortune que les marquis d'Harmont ne possédaient plus.

C'est elle qui se terrait dans leur trou de hiboux du Dauphiné—y vivant de rien—presque en paysanne—avec des sabots—pour qu'il eût sa voiture à Paris et que ses bottes vernies ne reçussent aucune éclaboussure de boue....

Cette vielle femme, maigre et sèche, cette marquise d'Harmont était bien vraiment une héroïne d'ambition maternelle, de courage stoïque et d'imperturbable confiance en l'avenir.

L'avenir, c'était Robert, ce beau cavalier... ce gentilhomme accompli qui, docilement... presque passivement... avait alors comme toujours, obéi à l'impulsion donnée par sa mère.

Car, des deux, c'est elle qui possédait l'âme forte et virile. Elle, la tête qui conçoit, la volonté qui exige;—lui, l'indolence qui obéit et se plie.

Bien volontiers, d'ailleurs, il s'était laissé saisir dans cet engrenage mondain qui façonne à nouveau les idées comme les allures....

Et il aurait été le parfait exécuteur des décisions de sa mère si, un jour, il n'avait pas sur son chemin rencontré Juliette Thibaudier.

Ah! elle avait failli faire échouer tous les plans, toutes les combinaisons de la vieille marquise, cette belle jeune fille, cette plébéienne dont Robert s'était follement épris et qu'il avait aimée d'un amour fiévreux—impulsif—et sincère.

Oui, c'est très sincèrement qu'il avait rêvé un jour ce rêve de bonheur caché:

Fuir Paris, se sauver en Dauphiné, dans la vieille masure patrimoniale.... y vivre modestement.... dans le plus beau pays du monde....

Il s'en était même ouvert une fois à sa mère, en lui demandant de sa voix indolente et lassée:

—Nous jouons notre vie à tous les deux sur une carte. Si nous perdons cette partie-là, au train dont nous y allons, c'est la ruine à bref délai, la ruine complète, lamentable.

—C'est pour cela, mon Robert, qu'il faut réussir.... il le faut, il le faut absolument.

—Tandis, continuait-il en poursuivant sa pensée, tandis qu'avec les deux ou trois mottes de terre qui nous restent encore autour de la bicoque d'Harmont on aurait pu.....avec une jeune femme..... Ah! vraiment femme, celle-là, vraiment créature d'amour et de désintéressement, on aurait pu, ma pauvre mère, on aurait pu vivre parfaitement heureux.

—Parfaitement misérables, oui, parce que le bonheur, mon fils, ne vit pas de croûtes de pain dur....C'est moi qui te le dis....et vous n'aurez guère autre chose à manger.

Et puis, peu à peu, sans lui demander son secret....parce qu'elle était sûre de le pénétrer quand elle voudrait....elle avait soufflé sur ces veilléités de bucoliques et d'amour aux champs.

Plus que jamais elle avait lancé son fils dans le tourbillon.

Et enfin, un jour, jour de triomphe, elle s'était vue au moment de la réalisation de son rêve.

C'est miss Sullivan, la fille de celui que toute l'Amérique nommait le roi du Cuivre, c'est cette héritière d'une énorme, d'une invraisemblable fortune qui s'avançait.... d'elle-même.... qui faisait les premiers pas....qui s'offrait.

Et comme, alors, la marquise avait vu Robert non pas ravi, mais hésitant.... presque peureux....elle avait deviné le péril et jugé sa présence nécessaire sur le champ de bataille.

Elle était venue.

Elle avait — oh! bien vite!— forcé son fils aux aveux et aux confidences.

C'était donc cela, la cause de sa singulière attitude!

Une maîtresse....un enfant ....des promesses faites....des engagements pris!

Folie de scrupule, niaiserie de probité, enfantillage de conscience.

A quelle fille n'a-t-on pas, dans un moment de désir ou de gratitude, promis l'irréalisable?

Qu'elle est celle qui n'a pas pris son parti d'un dénouement forcé, prévu, inévitable.

Un dénouement qui, pour une maîtresse intelligente, ne peut pas même être une vraie déception!

A continuer.

LES

Adieux de Loti

AU PAYS BASQUE.

—

Novembre 1897.

Adio Euskualleria! (Adieu, Pays basque!) C'est un chant du barde Yparraguire qui commence et s'appelle ainsi.... Et ces deux mots constamment me reviennent en refrain mélancolique, à l'heure où, comme jadis le barde, je vais quitter ce pays.

Adio Euskualleria! Ils sont aussi une sorte de refrain d'automne, ces deux mots d'Yparraguire, devenus inséparables pour moi des novembres d'ici,—des novembres tristement lumineux, avec de chauds soleils encore sur les campagnes, tandis que tombent les feuilles en jonchée le long des chemins, tandis que les grandes feuilles rousses des platanes s'entassent au seuil des maisons et dans les allées de mon jardin demi-abandonné. C'est en automne que j'avais pour la première fois visité le village du barde, au fond de la province de Guipuscoa, et appris ce chant d'adieu composé par lui dans le vieux rythme euskarrien à cinq temps. C'est en automne aussi que je quitterai la patrie basque; alors l'*Adio Euskualleria!* éveille dans mon esprit quelque chose comme une confuse association de feuilles mortes et de départ.

Partir!.... Dans quelques jours, dans très peu de jours, je serai loin d'ici. Et il y a, pour toute âme humaine, une intime tristesse à s'en aller de tel ou tel coin de la terre où l'on avait fait longue étape dans la vie.

Elle avait duré plus de six ans, mon étape imprévue au pays basque;—il est vrai, avec des intermèdes de voyages en Arabie ou ailleurs, mais toujours avec des certitudes de revenir. Et je gardais ici une maisonnette isolée qui, pendant mes absences, restait les volets clos, où je retrouvais à mes retours les mêmes petites choses aux mêmes places; dans des tiroirs, certaines fleurs fanées des précédents étés.... Lentement je m'étais attaché au sol et aux montagnes de ce pays,—aux cimes brunes du Jaiz-Guibel, perpétuellement dressés là devant mes yeux, en face de mes fenêtres. Quand on devient trop las et trop meurtri pour s'attacher aux gens comme autrefois, c'est cet amour du terroir et des choses qui seul demeure, pour encore faire souffrir.

Et j'ai eu un délicieux automne, cette année, pour le dernier. Les chemins qui, de ma maison, mènent vers le mouillage de mon navire sont refleuris comme en juin—C'est là-bas, ce mouillage, au tournant de la Bidassoa, contre le pont de pierres rousses, décoré des écussons de France et d'Espagne, qui réunit, pardessus la rivière, les deux pays amis et sans cesse voisinants.—Très refleuris au soleil de novembre, ces chemins qui, presque chaque jour, aux mêmes heures; me voient passer: çà et là, des brins de chèvrefeuille, de troène, ou bien des églantines émergeant toutes fraiches d'en-